

Les maquis Péguy sont nés de l'initiative d'un homme d'origine polonaise, Marian Tyndiuk.

Ce résistant appartenait à « l'Armée Volontaire » (AV). Après l'arrestation en 1942 du docteur Chanel et le démantèlement de l'AV, il continua la lutte en rassemblant quelques volontaires regroupés au sein de petites équipes volantes qui, au fil du temps, devinrent sections, puis, avec l'afflux de réfractaires au S.T.O., maquis.

C'est à Géo Fournier, alias Géo 43, que fut confiée une de ces sections volantes qui, début mai 44, se mua en maquis cantonné au Moulin de Chape (1).

Tout le mois de mai, cette unité multiplia les embuscades et infligea des pertes à l'ennemi (2). Malheureusement, Géo Fournier fut arrêté au cours d'une mission le 3 juin 44 et Vilnat André, alias Richard, inspecteur de police à Cosne, prit le commandement.

Les coups de main sur de petits convois isolés se multiplièrent. Un des plus payants eut lieu le 8 juin 44 où trois Allemands dont un important officier supérieur, trouvèrent la mort, trois véhicules furent mis hors de service, une moto récupérée ainsi que quatre armes dont un fusil mitrailleur M.G. 42.

* * *

Mais l'importance des effectifs pose de sérieux problèmes d'intendance. Les cultivateurs, les commerçants, les artisans qui, jusqu'alors, avaient généreusement pourvu au ravitaillement de la poignée de clandestins, ne peuvent plus fournir sans contrepartie le nécessaire à la formation. Des bons de réquisition ont beau être régulièrement remis, ils ne peuvent pas plus longtemps se substituer au numéraire. De plus, bon nombre de maquisards ont des familles aux besoins desquelles il faut subvenir.

Pour trouver l'argent nécessaire, il est décidé de puiser dans les caisses publiques, si possible avec la complicité des fonctionnaires.

A cet effet, le percepteur de Cosne, monsieur Marteau, est discrètement contacté. C'est un patriote, ancien officier, combattant de 14-18, grand mutilé, membre de la Légion d'Honneur. L'entrevue est cordiale. Un scénario, destiné à le mettre à l'abri des représailles, est mis sur pied. Rendez-vous est pris pour le samedi 1^{er} juillet 44.

Tout se déroule comme prévu, à ceci près que les caisses de la perception (3), ne contiennent que 44 000 francs. Après avoir remis cette somme, le percepteur indique qu'il attend une importante rentrée de fonds et propose à Vilnat de renouveler l'opération le mardi suivant.

Comme prévu, le mardi 4 juillet, cinq hommes armés, arrivés à bord d'une traction avant Citroën, dissimulent celle-ci dans un petit chemin de vignes à proximité du Château de Presle (4). Poursuivant à pied par la Fontaine saint Laurent, deux se postent en garde derrière la gare, deux autres, place de la Gare, tandis que Vilnat se rend à la perception. Par malchance, la clef du coffre étant en réparation, il faut attendre le retour du serrurier (7). Le temps passe.

Pendant ce temps, attablé au café de la Gare, un consommateur (8), a observé les deux hommes postés sur la place. Il prévient le commissariat de police où un agent consigne sa déposition sur la main courante et alerte la sous-préfecture (9). Venu d'Orléans, la veille, pour « chasser » des « terroristes » dans la région de Tracy, un détachement de miliciens se trouve justement à la sous-préfecture.

Les événements se succèdent alors rapidement. Les miliciens foncent sur la gare, ceinturent Fournier et Bouy (10), et se lancent à la poursuite de Barbu et de « Surcouf » qui s'enfuient par le chemin de la Fontaine saint Laurent. Tout le monde tire à tout va, un civil, monsieur Pincot, qui travaillait dans son jardin est tué. Les deux fuyards ne peuvent récupérer la voiture mais réussissent à échapper à leurs poursuivants.

Alertée, la garnison allemande met très vite en place un dispositif de bouclage autour de la ville.

Au bruit de la fusillade, Vilnat avait quitté précipitamment la perception, traversé la rue, s'était engouffré dans le café d'en face d'où le propriétaire et résistant, monsieur Delahaye, dit Camille, le fait sortir par derrière dans la rue Gambetta. Il trouve refuge, rue Beaulieu, chez madame Chavet, épouse de l'adjudant-chef, résistant récemment déporté.

Il est inquiet, bien qu'il ait laissé des consignes précises (11), il voudrait s'assurer que le personnel resté au camp a bien évacué les lieux. Il connaît l'existence du bouclage. Madame Lemaire, bien que sortie de puis peu (15 juin), des geôles de Vichy, lui propose de l'aider à quitter la ville. Bras dessus, bras dessous, « tel un fils respectueux accompagnant sa vieille mère », il réussit à franchir les barrages.

Pendant ce temps, les deux prisonniers sont interrogés sans ménagements. Les promesses de vie sauve alternent avec les coups. Connaissant les consignes de sécurité données à leurs camarades restés au camp, Bouy et Fournier, gagnent du temps. Puis convaincus de l'évacuation du cantonnement, ils finissent par en donner la position.

Un détachement d'une troupe de Mongols spécialisée dans la « chasse » aux résistants se trouve, entre deux opérations, stationnée à la caserne Binot. Ordre lui est donné d'intervenir. Commandée par un capitaine sanguinaire mais habile manœuvrier, elle se porte vers Menou.

A 16 heures, le camp est cerné. Les consignes données par Vilnat n'ont pas été respectées. Les Mongols surprennent les sentinelles et attaquent le moulin qui sert de poste de garde. Le combat est acharné. Perrin Marcel, Fauchoux Raymond, Leblond Alfred tombent mortellement blessés. Neuf autres sont faits prisonniers : Alvès Jacques, Bernot Roger, Fatin Raoul, Louhy André, Lozach Julien, Migeau Joseph, Nardy Pierre, Regouby Guy, Sallin Pierre. Une dizaine réussit à passer en force à travers le dispositif adverse (12). Dans l'action, un civil de Menou, Fernand Mervou, trouve la mort.

L'ennemi, qui dans l'affaire a perdu neuf tués dont un officier, arrête en représailles le maire de Menou et quatre personnes de la Chapelle saint André.

Les prisonniers, certains blessés, sont chargés dans des camions et ramenés triomphalement dans les rues de Cosne puis à la caserne Binot où ils sont incarcérés à la prison militaire rejoignant ainsi Bouy et Fournier.

Le 5 juillet à 4 heures du matin, les onze prisonniers sont sortis des cellules et abattus au pistolet ;

Leurs corps sont chargés dans des camions et acheminés près de saint Père, là où aujourd'hui s'élève un monument à leur mémoire. Jetés dans une excavation produite par l'explosion d'une bombe larguée par un avion allemand en détresse, leurs corps emmêlés, ont été recouverts de terre par des prisonniers de droit commun venus de la prison de Nevers.

* * *

Vilnat a pu rejoindre les rescapés installés sur les lieux de repli qu'il avait prévu au lieu-dit les Grands Bois (13), à proximité de la maison-café de monsieur Firmin Larue. Renseignés (par qui ? la question n'a jamais eu de réponse), les Allemands rassemblent d'importants moyens en hommes appuyés par des blindés et l'ensemble est mis sous le commandement de l'Oberleutnant Eberlé, chef de la Kommandantur de Cosne. Le 8 juillet, au petit matin, ils cernent la grange et les écuries où les maquisards se préparaient à faire mouvement vers un autre cantonnement.

L'attaque massive est brutale. Le combat est désespéré pour les nôtres qui tombent les uns après les autres : Barbu René, Beaumont Jacques, Faguet Olivier, Larchet Georges, Olivier Pierre, Urbains Robert, Lieutenant Vilnat et trois autres jamais identifiés.

Monsieur Larue Firmin est brûlé vif dans sa maison. Sa femme, deux de ses filles et une voisine, Betoux Solange, sont emmenées et emprisonnées.

Le maquis Péguy a cessé d'exister. Pourtant, trois hommes, trois miraculés (14), ont échappé au massacre. Ce qui leur est advenu mérite d'être rapporté...

* *

Dessons Max, dit Maco, doit la vie au fait qu'au moment de l'attaque, il venait de partir en mission. Entré au maquis des Percherons, il est volontaire pour la section Ponsard, celle des durs et des coups durs. Déjà blessé en mai d'une balle qui lui avait traversé le poumon, il l'est de nouveau par une mine mais, refusant de quitter ses camarades de « la volante », il participe à la « bataille de Pouilly ».

* *

Déjà miraculeusement sortis de l'affaire du moulin de Chape, Toussaint, alias Moustique, et Feuillet, alias Lancery, ont une fois encore réussi à se faufiler entre les assaillants pendant l'assaut des Grands Bois.

Ils veulent continuer le combat mais ne savent où ils peuvent trouver un maquis. Ils partent un peu au hasard en espérant trouver un contact. Pendant plusieurs jours ils errent dans la campagne et le 14 juillet, tombent dans une embuscade.

L'aventure qu'ils vont vivre est exceptionnelle, à quelques mots près, voici le récit qu'en a fait le capitaine Calvat de Miamande, alias capitaine Dubois...

Des soldats, sortis des buissons les entourent. Reconnus comme terroristes, ils sont battus sur place, amenés à Cosne et enfermés dans une geôle de la caserne. D'abord, on est gentil avec eux, on leur permet de laver leurs plaies à la fontaine de la petite cour de la prison puis on les conduit au réfectoire où ils soupent de quelques navets à l'eau. Les choses se gâtent à l'arrivée de « Feldgrau » surexcités qui les rouent de coups.

Pour la nuit, ils sont conduits en cellule après avoir été fouillés, privés de ceinture et de lacets. On leur donne une couverture mais on oublie de leur enlever les chaussures. Providentielle négligence, Toussaint y avait dissimulé un couteau.

L'outil, manié pendant des heures lui permet de creuser un trou dans la porte, d'atteindre le loquet et de le soulever. Pour dégager le pêne du bas, il découpe une lame de parquet. Pour dégager celui du haut, il monte sur les épaules de Feuillet et travaille dans cette position un long moment avant d'aboutir.

La porte peut s'ouvrir mais on attend le passage de la garde pour être sûr de disposer d'un temps suffisant entre deux rondes. On pousse la porte. La lune brille dans cette nuit d'été. Il faut maintenant franchir le mur d'enceinte. Il est trop haut. Même monté sur les épaules de Feuillet, « Moustique » ne peut en atteindre le faite. Sans se décourager les deux garçons dégondent la porte de la cellule, la transportent et l'appuient contre le mur. Juché sur ce tremplin, feuillet fait la courte échelle à Moustique qui monte sur ses épaules. Un rétablissement, Toussaint est à califourchon sur le haut du mur. Son compagnon lui lance une couverture, avec laquelle, il le hissera vers lui.

Pour autant, ils ne sont pas encore tirés d'affaire. Deux obstacles restent à franchir : de l'autre côté, au pied du mur, un épais réseau de barbelés qui, si on y touche, peut déclencher un énorme tintamarre à cause des boîtes de conserve en métal qui y ont été suspendues et une zone balisée par des pancartes marquées « Achtung Minen ».

Par chance, un poteau électrique se trouve à une petite distance du mur. Ils se jettent et se suspendent à lui, descendent lentement. Atterrissant dans les barbelés, ils déclenchent un épouvantable boucan, réussissent à se dégager, traversent sans dommage la zone minée (qui ne devait pas l'être, les pancartes n'étant là que pour faire peur).

Le bruit a révélé leur fuite, les Allemands accourent. Trop tard !